

LES GLYCINES D'ALTEA

Le silence du miroir

Comme vous avez déjà lu une critique des "Glycines d'Altea", le roman de Jacques Thiers, vous devez être surpris qu'on vous en reparle. Oui, mais le problème c'est que je ne suis pas d'accord, mais alors pas du tout, avec mon collègue Jean-Pierre Bustori. Je juge sa critique injustifiée et injuste tout court, pour tout vous dire. Et rien ne m'empêche de donner mon avis, non ?

Les Glycines d'Altea", c'est un roman. Premier point de désaccord. Et, à mon avis, un bon. Deuxième point. J'ai cherché - en vain, je l'avoue - l'académisme dont le style de Jacques Thiers serait emprunt. Je n'ai trouvé qu'une maîtrise magistrale de la langue française, et une élégance de style qui rend la lecture de ce roman réellement délicate, à mon goût. Le style que Jacques Thiers a choisi - un personnage qui dialogue avec un interlocuteur omniprésent mais muet pour le lecteur puisque ses réponses ne sont que sous entendues - n'est pas sans rappeler "La chute" de Camus. Je pense qu'on peut trouver de moins honorables comparaisons ! Mais là n'est pas l'essentiel : en dissertant trois heures sur le style, je ne ferais après tout rien d'autre que donner mon avis. Vous pouvez vous en passer, je pense... Et puis rien ne vaudra l'opinion que vous vous ferez vous-mêmes.

Le plus grave, c'est le jugement sans appel rendu par mon collègue sur le problème des racines. A le lire, on croirait facilement que Jacques Thiers nous abreuve de

considérations nostalgico-culturelles coupées de la réalité corse. C'est faux. Dire cela, c'est au mieux se montrer malfaisant et au pire, faire un contre-sens.

Bien sûr, Pancrace, le personnage du roman, parle de nous et de notre passé. Bien sûr, il évoque pour une journaliste italienne des manières de vivre parfois révolues. Et c'est précisément en cela que "Les Glycines d'Altea" est un roman *actuel* - si tant est que cette caractéristique soit indispensable pour faire un *bon* roman, ce qui reste à démontrer.

On n'écrit pas sur fond de désert. Et la préoccupation culturelle la plus douloureuse des Corses, celle qui traverse la totalité des discours et des comportements à tous les niveaux de la société, c'est précisément cette recherche angoissée de *ce que nous sommes*. En choisissant de mettre en scène un personnage qui *parle de* la Corse à une étrangère plutôt que de *montrer* la Corse, Jacques Thiers souligne, sans aucune complaisance, l'importance du jeu des regards. Nous existons d'abord et surtout au travers de ce que nous désirer livrer de

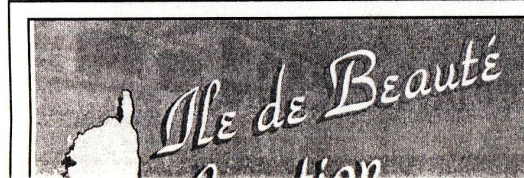
nous-mêmes. La présence muette de l'étrangère est indispensable. Elle est le miroir qui permet à l'identité de prendre conscience d'elle-même. Cette conception n'est possible qu'au sein d'une société qui se cherche, c'est à dire de la société corse d'aujourd'hui et non d'hier.

"Avec du nouveau, nous faisons de l'ancien, et avec de l'ancien, nous ne faisons rien du tout." Cette phrase, il me semble évident qu'elle doit être comprise à partir de ce postulat. Elle n'est en rien nostalgique. Elle souligne simplement que notre désir d'authentification de nous-mêmes, de références, paralyse notre capacité et jusqu'à notre volonté d'action. Etre tourné vers le passé, c'est sûrement une attitude du présent.

Si l'on en ressent un malaise - tout à fait agréable - c'est que Jacques Thiers a frappé juste. On sent se dévoiler le cœur d'une société qui ne vit peut-être que dans son reflet.

Ne passez pas à côté.

Jérôme Ferrari



TARIF AFFAIRES